

Le XX^e siècle fut un siècle de ruptures.

La politique rompt avec les monarchies traditionnelles de l'Europe et les démocraties se multiplient, les dictatures aussi.

Dans les arts, la musique abandonne la mélodie pour exprimer des cris ou des bruits de machines. La peinture et la sculpture, devenues abstraites, cessent d'être figuratives, renoncent à représenter la réalité extérieure à la conscience pour exprimer l'intériorité. La poésie renie les rimes, les formes fixes, l'éloquence et la logique pour faire parler le hasard ou les impulsions révélées sur le divan du psychanalyste. Le roman se dit « nouveau ».

La morale se libère des exigences imposées par les religions.

La philosophie ne sait plus donner de sens à la vie et cherche, si possible, le bonheur dans l'absurde.

Les sciences font éclater les limites, supposées jusqu'alors, de la durée et de l'espace.

Les rêves engendrés par les progrès technologiques s'effacent devant d'insoutenables cauchemars : les machines utilisées dans les deux guerres mondiales furent les instruments de la révélation d'une cruauté humaine jamais égalée jusque là.

Le début du XXI^e siècle annonce un siècle de désorientation. Egarés dans les débris de leurs repères, les hommes cherchent des refuges.

Certains, les plus perdus, prétendent échapper à l'absurde et trouver un absolu dans la mort individuelle et collective. Au service d'un dieu sanguinaire, ils se donnent pour profession de tuer pour éliminer, par le moyen même de leur suicide, ceux qui n'adorent pas ce dieu.

D'autres cherchent à fuir l'aventure de la vie en recourant à des perspectives passéistes, de pouvoirs autoritaires, d'enfermement sur soi, de protectionnisme, de xénophobie. Par l'affirmation d'une identité culturelle aussi insaisissable que l'instant présent dans la durée, ils tentent d'échapper au métissage et au renouveau.

Mais restent les partisans des Lumières. Je sais qu'ils sont les plus nombreux. J'en veux pour preuve la survie d'homo sapiens depuis l'apparition de son espèce. J'ai la certitude que, même avant le Siècle des Lumières, les hommes n'ont survécu que parce qu'ils utilisaient leur raison, ce qui les a amenés à cultiver les valeurs qui assuraient la préservation de leur propre vie et celle de leurs groupes sociaux. Je le sais parce l'histoire montre que c'est ainsi que l'humanité a passé les siècles les plus terribles. Les pertes furent parfois énormes. Mais c'est un fait que les hommes sont plus nombreux et plus prospères que jamais. Et les peuples, par le fait même de la taille des populations sur des territoires inextensibles, sont de plus en plus proches.

J'ai voulu publier cet article parce que je pense que dans le désarroi de notre début de siècle, les partisans des Lumières continuent à être les plus nombreux et les plus actifs. Condition indispensable de la survie de l'humanité. Ils doivent savoir qu'ils sont les plus nombreux, ils doivent conforter leur conviction en la proclamant. Ils doivent se répéter leur bonne cause les uns aux autres pour enthousiasmer leur marche dans la direction des Lumières.

J'apporte ici ma petite contribution et je voudrais que tous les inconnus, comme moi, sortent de l'ombre et s'écrient, chacun à sa façon : « Je suis des vôtres ».

¹ J'ai choisi ce titre en souvenir de l'ouvrage « Méditations métaphysiques » où Descartes rapporte comment, par introspection, il a découvert sa première certitude : « Je suis, j'existe ». Je cite ici la traduction française du Duc de Luynes, du titre latin donné par Descartes, « Meditationes de prima philosophia », et du fameux « Cogito ergo sum », Meditatio II, p. 25 Vrin 1967.

Les douze méditations suivantes ne correspondent pas à un plan systématique. Elles se succèdent dans l'ordre suivant lequel elles me sont venues à l'esprit.

I Problématiques.

« To be or not to be, that is the question ». ²

Cette citation introduit les trois thèmes problématiques sur lesquels se greffent la mythologie, la métaphysique, la religion, et la philosophie.

L'être a en lui-même sa propre nécessité. Voilà la solution la plus simple : le « Deus sive natura » de Spinoza.

Les beautés du monde révèlent le créateur. Ce sont les preuves traditionnelles de l'existence de Dieu, d'Aristote à Voltaire. Mais les imperfections du monde que révèlent-elles ? Et pourquoi Dieu créerait-il un monde, surtout un monde imparfait ? L'homme est un être imparfait et éphémère au milieu d'autres êtres éphémères et imparfaits. Leurs existences dans la succession réalisent la durée -relative- du cosmos. Je dis « relative », parce que la création suppose un avant et, sans doute, un après au cosmos.

L'éternité. Que peut-on imaginer de plus terrible que l'éternité ? La mort est une espérance pour un supplicié ou pour ceux qui ne supportent plus de vivre. Quel Dieu bon est assez cruel pour inventer un supplice éternel ? L'animal en général est conscience des êtres qui l'entourent, même si chez l'homme - cet animal qu'est l'homme - la conscience devient conscience de l'infini, elle s'éteint avec la mort. N'est-ce pas mieux comme cela ?

Quelle nécessité y a-t-il à ce que Dieu soit parfait ? On pense à « la pensée de la pensée ³ », « le plus grand » ou « le plus parfait de tous les êtres ⁴ », « Dieu transcendant en qui le mal ne saurait exister ⁵ ». Le « Deus sive Natura » n'implique pas d'autres consciences que la conscience animale. Les visions métaphysiques de la perfection divine sont les produits de la conscience de l'infini. Mais le monde a bien existé avant l'apparition de cette conscience, fruit de l'évolution.

Comment concilier le Dieu conçu par la conscience que les hommes ont de l'infini et les imperfections du monde ?

Zénon ⁶ a dit qu'Achille ne rattraperait pas la tortue parce que l'espace est divisible à infini entre Achille et la tortue. Cependant Achille rattrape la tortue, chacun le sait. Les théologiens ont conçu un Dieu parfait, cependant la destruction ronge le cosmos. Le cosmos ne fait que réparer sans cesse les destructions qui se produisent en lui. Les destructions continuent de se succéder. La vie se nourrit de la mort.

L'infini est de l'ordre de la conscience rationnelle ; la matière stimule la sensibilité en lui offrant des perceptions de l'ordre du fini. C'est pourquoi Achille rattrape la tortue. Ce n'est que dans les réflexions de l'homme qu'ils sont séparés par l'infini. Dieu parfait est une extrapolation logique, à l'infini, de ce qui est bon relativement pour l'homme, dans la vie.

« To be or not to be that is the question.

L'être le néant la conscience

Ce qui a fait de cette phrase une des citations les plus célèbres c'est qu'elle contient les trois thèmes fondamentaux de la philosophie. Il manque la liberté. Mais ce thème, même s'il est aussi important

² Shakespeare. Hamlet. Acte III, scène I.

³ Aristote. Métaphysique livre lambda.

⁴ Saint Anselme de Cantorbéry. Fides quaerens intellectum (La foi à la recherche de l'entendement).

⁵ Le Dieu des trois grandes religions monothéistes : judaïsme, christianisme, islam.

⁶ Zénon d'Elée, philosophe présocratique. V^e siècle avant J..C. Achille était considéré comme le coureur le plus rapide des Grecs à la guerre de Troie.

et plus quotidien, n'est pas premier ; il vient après parce qu'il est un relatif des trois premiers.

II L'être est, le non être n'est pas.

Comment expliquer cet univers dont j'ai conscience, mon existence à moi qui le perçois, ce Dieu que d'aucuns utilisent comme principe : cause de tout, cause de soi ? Pourquoi Dieu lui-même existe-t-il plutôt que rien ?

Si je m'efforce de bien la comprendre, une formule de la logique des propositions me donne une réponse à cette question : $\neg \neg p \equiv p$

Je remplace p par E (l'être) : $\neg \neg E \equiv E$ ⁷

La négation du non-être est équivalente à l'être.

Le non-être n'existe pas. S'il existait il ne serait pas le non-être, il serait.

Ce qui équivaut à dire que l'être est nécessairement. J'en ai l'intuition immédiate aussitôt que je saisis la formule logique. Il n'y a pas de « Dieu trompeur » ni de « malin génie »⁸ qui pourrait m'abuser.

L'être est, le non-être n'est pas. Merci Parménide.

L'être est infini et éternel puisqu'il n'y a rien pour le limiter. J'en prends conscience par la même intuition. Merci Melissos de Samos.⁹

Qu'est ce que l'être ?

La nécessité de l'être est de l'ordre de la logique. Quel est le rapport entre cette nécessité logique et la réalité que nous connaissons ?

La pensée est l'être, l'être est pensée puisque le principe est logique.

L'être absolu (appelons-le Dieu si l'on veut) n'a pas sa preuve en soi, dans sa propre définition, comme le veut la preuve ontologique.¹⁰ C'est l'existence impossible du non-être qui me montre à l'évidence la nécessité de l'être.

Et si l'on peut parler de néant ou de non-être ou de négation, ce n'est qu'une négation relative, qui n'est qu'une autre façon d'exprimer de l'être. Les jours « non-anniversaires », pour reprendre une expression de Lewis Carroll¹¹ sont au nombre de 364 pour un seul jour anniversaire. L'absence de tout est un être minimal, un espace vide ou l'idée d'un espace vide.

La matière est logique en ce sens qu'elle s'explique logiquement. Il s'agit, je le rappelle, de logique mathématique. Certains matériaux même, comme les puces électroniques possèdent la capacité de faire fonctionner des systèmes logiques. Notre cerveau possède la capacité d'élaborer et de faire fonctionner des processus logiques. C'est pourquoi il y a correspondance entre notre logique et la logique de la matière. Notre conscience n'est pas enfermée en elle même ; pour connaître la réalité elle n'a pas besoin de sortir d'elle même. Les débats entre idéalistes et réalistes sont sans motifs.

Notre logique est la logique de la réalité.

Yvon Bélaval dans un cours à la Sorbonne, se référant à l'astronome Eddington qui répondait à ceux qui soutiennent que seule la philosophie atteint l'absolu et pas les sciences, disait : « Si la science ne nous fait pas connaître les éléments derniers de la nature, elle nous en fait connaître les lois réelles ». Je veux comprendre que l'entendement humain s'exerce par le moyen de la logique

7 \neg symbole de la négation, $\neg \neg$ est une double négation. \equiv symbole de l'équivalence.

8 Descartes dans ses Méditations affirme que ni un « dieu trompeur » ni un « malin génie » ne pourraient le faire douter de son existence et des vérités mathématiques.

9 Citation de Parménide, qui étonnamment n'affirmait pas l'infinitude de l'être. Parménide et Mélissos sont des philosophes présocratiques.

10 Voir une expression de cette preuve en annexe.

11 Alice au pays des merveilles

exprimée en termes mathématiques connaît l'absolu de l'être : la logique elle-même. L'entendement doué de logique connaît la logique.

Je pense que le rapport qui fonde cette identité de structure entre le logique et la matière, l'homme ne le connaît pas. Le connaîtra-t-il un jour ? Ne seraient-ce pas là les concepts fondamentaux que Leibnitz disait hors de notre portée ? Les connaissances d'homo sapiens ont tellement augmenté en 300 000 ans ! Qui peut en dire les limites ? Peut-être découvrirons-nous un jour que la matière est le produit de certaines combinaisons logiques.

III Petites précisions.

1) J'utilise comme principe premier la loi de la double négation. Les logiciens me diront que cette loi est un théorème et donc qu'elle est démontrable et démontrée. Par conséquent $\neg \neg p \equiv p$ n'est pas une vérité première : elle est une conclusion. Soit, mais je concentre mon attention sur la portée ontologique de cette formule. Je la considère lorsque la variable de propositions signifie l'être. Alors je me trouve devant l'évidence que Parménide formulait ainsi : «L'être est, le non-être n'est pas ». Evidence qui m'apparaît aussi intuitive et aussi irréfutable que l'était le « Cogito ergo sum » pour Descartes.

2) La formule logique $\neg \neg E \equiv E$ me révèle une vérité dans une logique à deux valeurs : 1 l'être, 0 le non être.

Or entre 0 et 1 des logiciens ont placé d'autres valeurs ; 1/2 permet une logique à trois valeurs : 0, 1/2, 1 . Entre 0 et 1 on peut aussi placer une infinité de valeurs. A cette multiplicité de valeurs coïncide cette idée que tout être est identifié et constitué par une multiplicité de composants, éventuellement une infinité, puisque entre 0 et 1 nous trouvons un nombre infini de composants dont chacun est un non-être relatif par rapport à 1 ; chacun est un 1 incomplet, mais il n'est pas 1.

La formule logique $\neg \neg E \equiv E$ garde toute son évidence qui implique dans la même intuition toute multiplication du nombre des valeurs entre 0 et 1 : dans la même évidence nous saisissons une possibilité indéfinie (au sens cartésien du mot¹²) de non être relatifs et une diversification indéfinie de l'être.

IV L'infini.

S'il n'y a pas de non-être absolu, il n'y a pas ce rien, avant, après, autour de l'être. La totalité ce qui est, est être sans au-delà, sans avant et sans après. L'être est infini.

Qu'est-ce que l'infini ?

On ne perçoit pas l'infini. Notre perception spatiale est limitée par les capacités de notre système sensoriel. Nous ne voyons rien, nous n'entendons, nous ne sentons rien au-delà de la portée de notre vue, de notre ouïe, de notre odorat ; il en est ainsi pour nos cinq sens. Notre univers sensoriel est limité à l'espace que nous pouvons percevoir et que nous pouvons parcourir, et aux distances à l'intérieur desquelles nous pouvons communiquer. Notre espace est limité et c'est pourquoi notre bon sens nous apprend qu'Achille rattrapera la tortue.¹³ On peut utiliser les microscopes, les télescopes, les instruments acoustiques les plus perfectionnés, notre monde perceptible, prendra des dimensions extraordinaires, mais il ne sera jamais infini ; il s'étendra, c'est tout.

12 Cf. annexe.

13 Cf. annexe.

On ne perçoit pas davantage l'infini dans le temps – l'éternité. Ce sont les perceptions internes de la mémoire qui nous donnent une idée de la durée. Cette durée, il est vrai, ne se résume pas à nos souvenirs individuels. La parole transmise d'une génération à l'autre produit une mémoire collective, plus vaste. D'une génération à l'autre, on peut créer une histoire que l'on fondera éventuellement sur un passé que son ancienneté rend quasiment intemporel. Mais les souvenirs ne vont pas au-delà. L'humanité a inventé des moyens artificiels d'élargir sa mémoire, les signes, les peintures, l'écriture. La collection de ces souvenirs élargit considérablement la conscience du passé : la paléontologie compte en millions d'années avant notre ère, l'astrophysique étend nos connaissances à des milliards d'années lumières, mais on reste dans une temporalité limitée.

On essaie d'imaginer l'infini. Qu'y avait-il avant le big bang ? On se représente un grand vide. Mais on ne parvient pas à l'imaginer vraiment ; on voit plutôt un horizon lointain en se disant que si l'on arrivait à cet horizon, on en percevrait un autre encore et ainsi de suite, indéfiniment. Et après, lorsque notre cosmos aura été détruit ? On imagine un autre cosmos que l'on reproduit avec vaguement la même apparence que le nôtre : des planètes, des soleils... Ou bien, à nouveau un grand vide dont on ne perçoit pas les limites.

Observons la démarche de cet effort d'imagination qui consiste à repousser indéfiniment les limites ; il apparaît alors que nous tentons de nous faire une idée de l'infini par une activité mentale indéfiniment répétée. Nous passons ainsi d'une tentative d'imagination à un processus d'intellection. Nous passons du sensible au logique.

Nous concevons l'infini.

Nous le calculons : c'est une division qui nous apprend que la distance entre Achille et la tortue est divisible à l'infini. Nous savons que nous pourrions répéter notre opération indéfiniment au-delà de la perception géométrique de l'intervalle. L'infini arithmétique, lui, est possible. L'infini a sa place parmi les concepts des mathématiques.

Et si la logique des hommes, dans les limites de leurs consciences dépend matériellement de leurs cerveaux, il nous est cependant facile de concevoir une logique universelle, qui dépasse infiniment le cosmos matériel.

Il y a peut être une infinité spatiale de mondes, dans une éternité sans commencement ni fin. Mais elle n'est pas indispensable à l'infinité de l'être. Il suffit d'un infini de pensée dont le cosmos spatio-temporel ne serait qu'un avatar. La certitude fondamentale : l'être est, le non-être n'est pas, est logique. L'être est donc logique d'abord. L'intelligence humaine atteint l'infini par la certitude que des opérations répétées un certain nombre de fois avec un résultat certain, peuvent être répétées indéfiniment. C'est le raisonnement par récurrence. Disons que, pour l'homme, l'infini est en puissance.¹⁴ Rien n'empêche de concevoir une logique qui effectue en acte, l'ensemble infini des opérations et réalise l'ensemble infini de leurs résultats. Peut importe que cette activité s'exerce immédiatement ou discursivement ; avons-nous le moyen d'en décider ? Il faudrait pour cela que nous soyons capables de connaître une durée autre que celle que nous offre l'étude du temps de notre univers. Nous savons seulement que notre intelligence humaine est discursive parce qu'elle s'inscrit dans un monde dont le temps est une des qualités.¹⁵

Quoi qu'il en soit, je conçois l'infini comme une activité logique.

14 Sens aristotélicien du terme. L'homme peut refaire indéfiniment son acte mathématique, il ne le réalisera jamais dans son infinitude.

15 Autre terme aristotélicien.

V L'ordre des sentiments.

Il est de coutume d'opposer le domaine de la science, la rationalité, au domaine de l'affectif, l'ordre de la raison à l'ordre des sentiments. Si la logique est l'être, on craint de faire partie d'un monde froid et meurtrier où le seul réconfort serait l'inexistence. On entrevoit l'idée d'un Dieu impassible qui suivrait ses déductions sans aucun égard pour les créatures et leurs souffrances. La logique divine serait-elle la loi de la jungle ?

Les sentiments sont en notre conscience, c'est un fait, on n'en peut douter. Le Dieu logicien n'a peut-être pas de sentiments, c'est une affaire de croyance, mais nous, nous connaissons bien nos joies, nos peines, nos affections, nos goûts.

« On ne discute pas des goûts et des couleurs », dit-on. Malgré ce proverbe les biographes n'ont pas attendu Freud pour expliquer la production d'un artiste par les événements de sa vie. On tente le même genre d'explication pour les productions littéraires. L'amitié, la mélancolie, la peur, tout ce qui peut s'appeler sentiment n'est tellement pas sans raisons qu'on croit généralement possible de les réguler en alléguant des raisons : on console, on rassure, etc, on peut aussi solliciter la compétence des psychologues.

Parlons aussi des passions. Ouvrons un traité de morale. Nous lisons les titres : l'amour et la haine, la générosité, l'orgueil, la bassesse, le désespoir, le dégoût, l'admiration etc.¹⁶ Nous voyons que ce sont des sentiments excessifs. Le mot « passion » qui les désigne dénote deux caractéristiques : elles sont subies et provoquent une souffrance. Elles sont de l'ordre de l'irrationnel puisqu'il arrive qu'elles dégénèrent jusqu'à la folie. Néanmoins les passions s'expliquent. Dans les livres les plus anciens on les explique par le « fatum ». ¹⁷ Admettons que ce soit une explication minimale de « l'âge théologique » ¹⁸ ; explication peu intéressante parce qu'elle rend impossible toute réaction aux souffrances causées par la passion et contre la passion elle-même ; il ne reste qu'à supporter. La mythologie grecque, en rend raison par le moyen des mythes qui racontent des crimes commis par des ancêtres, les malédictions qui s'en sont suivies, frappant jusqu'aux générations postérieures. Ces méfaits horribles, l'atrocité des châtiments, la colère des dieux, contenus dans des chants ou des pièces de théâtre ont la fonction de maintenir, par la crainte, les hommes dans l'innocence. Les traités des moralistes à l'époque des philosophes définissent les passions, les analysent et éduquent les disciples à maîtriser leurs passions par la raison.

Quant aux vertus : la sagesse, la prudence, la patience, le courage, elles ne se trouvent pas chez une personne sans raisons. Si nous les croyons innées nous en donnons pour cause l'hérédité ou la grâce d'un dieu ou le « fatum »... Et quand nous pensons pouvoir les inculquer et les accroître par l'éducation, nous envisageons des moyens pour parvenir à notre fin. C'est parce que nous nous donnons une explication raisonnée de ces vertus.

Ces considérations nous amènent à renoncer à la distinction de deux ordres disjoints. L'ordre des sentiments appartient au domaine de la raison. Là où il n'y a pas d'arguments rationnels, il y a du moins des arguments raisonnables. Et on peut penser que les sentiments, les passions, les vertus, sont, comme les autres faits observés, objets d'une science qui s'exprime en un langage de plus en plus mathématisé.

Alors surgit la question inévitable : Que devient la liberté ? Si même l'ordre des sentiments

¹⁶ Cf. le traité de Descartes : Les passions de l'âme.

¹⁷ Cf. les tragédies grecques dont la plus célèbre est peut-être, grâce à Freud l'Oedipe roi de Sophocle. Rappelons-nous les tragédies de Sénèque dans la littérature latine et celles de Racine dans la française.

¹⁸ Auguste Comte. Le premier mode d'explication des faits fut théologique, il y eut ensuite l'âge métaphysique, puis l'âge scientifique.

peut être expliqué dans les termes de la logique qui s'approche le plus de la nécessité dans les sciences, la partie la plus personnelle de la conscience humaine se trouve déterminable.

VI La liberté. (I)

Si la logique est l'être, incluant conscience et matière, que devient la liberté ? Reste-t-il une place pour le choix dans l'enchaînement logique? Les mouvements, les changements nécessairement accrochés aux séries précédentes peuvent-ils se rompre pour laisser place à un hiatus dans lequel la liberté se glisserait ? Je noterai deux arguments.

1) Les mathématiques dans toute leur rigueur présentent des moments qui apparaissent comme des ruptures : des concepts ultimes indices d'une fin et d'un renouveau. C'est ainsi que je perçois le zéro et l'ensemble vide.

Le zéro est un néant relatif entre deux numérations, un nombre qui fonctionne dans les calculs comme les autres et qui cependant n'en est pas un. Il est limite, l'absence de nombre, ce qui précède la numération positive et négative, lui-même échappant à l'une de ces caractérisations et offrant comme un moment de choix entre les deux. Le nombre zéro laisse à la conscience la place de s'insinuer entre deux directions en lui laissant la possibilité choisir de compter les nombres positifs ou les nombres négatifs ou les deux.

L'ensemble vide est conçu comme les autres ensembles, mais il a la particularité de ne pas posséder la qualité qui fait de lui un ensemble, à savoir qu'il ne rassemble aucun élément. Il se situe à la limite d'une logique, là où la logique, en son point extrême, confine à l'absurde, puisque l'ensemble est dépossédé de ce qui le caractérise. Un moment de rupture. Et c'est ce qu'il faut pour nous donner l'idée d'une porte ouverte par laquelle la liberté pourrait s'introduire dans les chaînes logiques.

2) L'exercice de la logique (et des mathématiques) est une activité libre. Si je dispose d'éléments et de lois de compositions, j'ai la possibilité de choisir les éléments et les lois de composition que je veux appliquer. En arithmétique, par exemple, je dispose de nombres et d'opérations. Il me revient de les choisir et ce choix relève de l'intuition. Le « bon » en mathématiques est celui qui a l'intuition du bon choix. Construire une démonstration consiste à associer les axiomes et les théorèmes dont l'enchaînement me conduira à l'obtention d'un nouveau théorème. Et la liberté qui se glisse dans ces moments de choix permet à d'aucuns de devenir géniaux et de laisser leur nom au théorème qu'ils ont démontré, tandis que d'autres « moins bons » seront capables de suivre le déterminisme d'une démonstration sans être capables de profiter du moment de cette intuition qui présente des solutions aux « meilleurs ».

La liberté se glisse entre les éléments et leur lois de composition, entre les nombres et les opérations, entre les propositions¹⁹ et leur assemblage. Cette liberté rationnelle n'est-elle pas la liberté fondamentale puisque l'être est logique ? C'est ainsi que l'on peut justifier l'affirmation que l'homme est libre . On pourra ensuite spécifier en extrapolant des formes plus concrètes de liberté.

VII L'espoir.

L'humanité progresse vers les lumières.

Il est très réconfortant de regarder vers le passé. Apparu il y a trois cent mille ans, homo sapiens a accru sa logique dans des dimensions extraordinaires. Les autres espèces humaines maintenant disparues sont restées loin en arrière. L'homme de Néandertal, par exemple, en trois cent mille ans d'existence n'a pas dépassé les savoirs paléolithiques.

19 En calcul des propositions.

Les progrès de la connaissance sont admirables. Je ne trouve pas d'épithète pour les qualifier. On voit bien qu'ils se sont faits avec une grande lenteur au paléolithique. Une accélération évidente se produit au néolithique, mais c'est surtout dans les temps historiques, après l'invention de l'écriture et de moyens de communications à distance de plus en plus rapides et performants²⁰ que l'accroissement des connaissances s'accélère. Un athénien instruit du IV^e siècle avant J.C. avait un espace géographique limité par la Thrace, le Caucase, l'Indus, l'Ethiopie, le pourtour de la méditerranée et les Colonnes d'Hercule. Au XVII^e siècle la plupart des intellectuels dataient l'origine du cosmos conformément à la Bible (6000 ou 7000 ans). Trois siècles après on mesure l'espace en années lumière et le temps passé en milliards d'années.

La surface du globe terrestre se trouve de plus en plus recouverte par des artefacts immenses (que l'on pense aux mégalofoles où s'élèvent des édifices plus hauts que la tour Eiffel, aux bateaux ou aux avions gigantesques, aux ouvrages de connection ferroviaire, routière ou numérique ...) Inutile d'accumuler ce qui fait le quotidien de nos contemporains. Tout cela nous montre la puissance que l'homme a acquise sur la nature grâce à ses capacités et ses progrès en logique (mathématique, bien sûr). En même temps que l'homme augmentait son efficacité technique, en même temps qu'il améliorait sa médecine et diminuait les taux de mortalité, il envahissait les zones habitables de la planète - les climats le plus rudes sont habitables pour l'homme - de sorte que par cette densité démographique douée d'une puissance technique considérable il en est venu à influencer sur les changements naturels de la terre.

Par contre en lisant l'histoire des siècles les plus récents et particulièrement du XX^e, on ne peut manquer d'être effaré par l'usage désastreux qu'il a été fait des progrès scientifiques et techniques, à tel point que l'on en vient à douter du progrès moral de l'humanité. Certains même craignent une régression. Platon faisait dire à son Socrate qu'il est préférable de subir l'injustice plutôt que de la pratiquer, ou que la fonction des hommes politiques est de rendre les hommes meilleurs. Vingt cinq siècles après on déplore les atrocités inimaginables des guerres mondiales, le terrorisme organisé à partir d'ordinateurs portables et combien d'autres crimes commis par l'application des sciences.

Et pourtant, je veux croire avec Voltaire et beaucoup d'autres que, pour ce qui est de l'ordre des sentiments et de la morale, l'homme progresse aussi. Lentement, mais il progresse. Dès l'antiquité les grands principes moraux étaient définis. L'archéologie, par l'observation des fossiles ou de l'A.D.N. ne nous apprend rien sur la moralité des époques préhistoriques, mais le bon sens même nous fait conjecturer que si, en ces temps reculés, il n'y avait eu que des délinquants sans foi ni loi, homo sapiens n'aurait jamais franchi les quelques deux cent quatre vingt dix sept mille ans qui précèdent les premiers textes moraux. La vie des hommes préhistoriques était sans doute aussi difficile que la nôtre et pas moins dangereuse. Il fallait, n'en doutons pas, du courage, de la persévérance, de l'amitié, de l'amour et toutes les vertus sociales indispensables pour survivre.

La moralité moderne n'apporte rien de bien nouveau, je le concède, mais elle bénéficie du développement de ce que les anciens nous enseignaient déjà. Au VI^e siècle avant J.C. Clisthène instaurait la démocratie à Athènes. C'est seulement après la première guerre mondiale que les démocraties se généraliseront en Europe ; il a fallu attendre le XXI^e siècle pour que surgisse le printemps arabe. Sénèque au I^e siècle après J.C. s'indigne de ce que des spectateurs dans l'amphithéâtre se réjouissent au spectacle du supplice des condamnés à mort. C'est le texte le plus ancien que je connaisse qui critique la peine de mort.²¹ A la fin du XX^e siècle, de nombreux états ont estimé conforme aux droits de l'homme la suppression de la peine capitale. Laquelle suppression me paraît la suite évidente de l'idée qu'il est préférable de subir l'injustice que de la pratiquer.

Il est vrai que le développement des valeurs morales est lent. Mais c'est un fait constatable.

20 Il s'agit des moyens de voyager aussi bien que des moyens de transmettre l'information.

21 7^e lettre à Lucilius.

Et si une partie de l'humanité tire dans le mauvais sens, la plupart des hommes, je le crois, tirent dans la bonne direction, chacune des époques assimilant le bien accumulé dans le passé.

Et ce progrès, c'est la marche vers les lumières. Parce que l'homme développe sa logique, il développe aussi sa rationalité morale.

VIII La providence.

Une fourmilière.

C'est minuscule, une fourmi, et elles sont si nombreuses. Qui pourrait identifier une fourmi, la reconnaître parmi les autres et lui donner un nom ? De plus, contrairement aux abeilles, on ne voit pas à quoi elles servent. Même, au moins sous nos climats, elles ne sont pas vraiment nuisibles. Une multitude neutre, parmi les êtres vivants, de ceux qui attirent le moins notre attention. Je sais bien que les entomologistes sont capables de nous montrer l'intérêt de leur existence du point de vue de l'ensemble de la biodiversité. Mais il est certain que, à première vue et sans l'aide d'un regard spécialisé, on ne voit pas leur utilité.

Et pourtant quelle complexité logique régit l'existence d'une fourmi : la logique de la vie qui reste encore mystérieuse aux hommes ; la logique de la sociabilité, qui fait notre admiration ; la logique de la conscience, les fourmis sont conscientes puisqu'elles ont des yeux ! Mais le coup de pied dans la fourmilière ne choque personne ; il est normal que le cheval écrase de son sabot celle qui se trouve sur son passage ; il est normal que le laboureur traverse celle qui s'ouvre dans le sillon. Cette destruction nous laisse insensibles parce qu'elle est régie par des réseaux logiques, des enchaînements de causes à effets qui ne sont pas à notre dimension.

Et c'est dans des réseaux d'événements à notre dimension que nous introduisons la notion de Providence. Nous faisons de la dimension humaine un domaine privilégié au regard de Dieu, un domaine supérieur, celui des enfants de Dieu. Nous considérons que Dieu met en action des enchaînements de causalités en les dirigeant vers la dimension humaine avec un regard bienveillant à l'égard des hommes, soit qu'il détermine les hommes vers leur plus grand bien, soit qu'il offre à leur liberté la possibilité de choisir entre différents réseaux de causalités celui qui les conduira à leur plus grand bien. Nous considérons aussi qu'à ce niveau privilégié, le niveau de réseaux logiques à dimension humaine, Dieu porte sur chaque homme un regard amical et intervient personnellement en faveur de chaque homme, soit en orientant favorablement les chaînes causales, soit en les rompant. (Après tout, Dieu est tout puissant, il est donc maître des lois de la nature, il les a faites, il en fait ce qu'il veut, il peut même s'en libérer ; dans ce cas on croit pouvoir bénéficier d'un miracle).

Voici donc la question : une Providence bienveillante trouve-t-elle sa place dans l'infinité de l'être logique ?

A nous, hommes, il nous semble que la Providence veille sur l'humanité, mais pas sur la fourmilière, ni sur les autres espèces animales ; c'est si petit une fourmi et les autres animaux sont tellement plus bêtes que nous. Ou bien si la Providence s'intéresse à des espèces animales ou végétales ou à autre chose, c'est en tant que ces autres choses peuvent être à notre service. Soit ! Admettons que nous nous situions au niveau supérieur des trois ordres : le minéral, le végétal et l'animal, et que nous puissions revendiquer une place au sommet de l'animalité grâce à nos capacités logiques et à nos réalisations techniques. Mais qu'est-ce que notre petit domaine comparé à l'être infini ? La vie et la conscience que nous plaçons au sommet de la hiérarchie des êtres ne sont que des phénomènes infimes dans les milliards de galaxies dont la science nous entrouvre les perspectives. Phénomènes d'autant plus réduits qu'actuellement, nous ne savons pas s'ils se produisent ailleurs que sur notre petite terre. On pense qu'il n'y a pas de Providence pour la fourmilière que l'on écrase sans vergogne, mais dans l'infinité de l'être logique, y a-t-il une

différence remarquable entre la fourmilière et la plus gigantesque des mégaloilles humaines ?

La Providence est de l'ordre de la croyance. Certaines expériences nous laissent le sentiment d'une protection inespérée : « Il y a un bon Dieu pour les ivrognes ». Et tant mieux si cette croyance rend la vie plus facile. Par contre on se dit (plus souvent, je pense) que tel ou tel mériterait un destin meilleur.

La Providence est possible. On sait que la logique laisse place à l'indéterminé et à la liberté. Il n'est donc pas impossible à l'infini logique d'agir en se libérant de la détermination des réseaux logiques qui constituent son être. On a vu que les sentiments et les volontés ont leur logique. Il est alors possible que l'être logique ait des sentiments et des volontés qui concernent n'importe quel être de son choix contenu dans son infinité. Tout cela est possible dans la mesure où c'est logique. Et si c'est logique, c'est démontrable. Mais ce genre de démonstrations n'est pas à portée de l'intelligence humaine, au moins actuellement.

C'est pourquoi, au degré d'évolution de notre intelligence, affirmer la réalité d'une Providence divine est de « l'ordre du cœur » et non de « l'ordre de la raison ». ²² Et, à défaut de certitude, il faut accepter cette idée que, dans le processus de construction et de destruction qui émane de la logique infinie, l'humanité vaut plus que la fourmilière dans la mesure des progrès que sa propre logique lui a permis d'effectuer et de ceux qu'elle lui laisse espérer.

IX La liberté (II)

L'exercice de la logique des mathématiques nécessite une implication indispensable de la liberté ; l'enchaînement nécessaire des raisons prend son sens en fonction de choix préalables renouvelés.

La caractéristique, ou choix des symboles, (si importante, aux yeux de Leibniz, pour bien maîtriser le raisonnement), le mathématicien la choisit en fonction de son domaine de réflexions. S'il s'agit de nombrer des objets ou des mesures, il conviendra de choisir des variables d'objets ou de mesures : les chiffres. Selon ce que l'on veut faire, on a la possibilité de choisir des symboles plus abstraits. Si l'on veut parler des nombres on se servira des variables de nombres : les lettres de l'algèbre. Et si l'on prend pour objet d'étude des opérations, on aura recours à des variables d'opérations. Pour généraliser disons que les progrès des mathématiques offrent un matériau linguistique de plus en plus étendu qui présente à celui qui l'utilise un domaine de choix toujours plus vaste.

Le choix et la liberté sont donc omniprésents dans l'exécution de la nécessité logique. La mathématique, n'est pas seulement une succession de symboles sur le papier, succession qui va nous mener à un immanquable C.Q.F.D. C'est en même temps l'activité d'une intelligence qui dirige le déroulement logique en fonction des objectifs qu'elle s'est donnés. Et un autre faisceau de suites logiques a déterminé les motivations de l'intelligence. Par le terme *faisceau de suites logiques* j'entends cet ensemble complexe de déterminismes divers (biologiques, sociologiques, psychologiques, intellectuels, etc...) qui amènent un être humain, à un moment donné, au cours d'une activité donnée, à effectuer un choix. Et l'acte libre du mathématicien consiste à relier ces deux types de séries logiques : la suite des raisons mathématiques et les séries de son propre déterminisme.

Qu'est-ce que choisir ? N'est-ce pas se diriger vers l'obtention d'un but ? Agir non pas *parce que*, mais *pour* ? On voit que c'est l'intersection des séries logiques qui laisse à la conscience

22 Pascal. Pensées.

humaine la possibilité de se donner un but. Nous voilà devant un autre objet de réflexion : la finalité est une des caractéristiques de la conscience. C'est parce qu'elle peut se donner des fins que la conscience choisit à l'intersection des réseaux logiques.

X L'être logique et la logique humaine.

L'être est logique. Quel rapport pouvons-nous, dans ce cas, concevoir entre l'être et l'exercice de la logique humaine sous ses formes les plus perfectionnées : les mathématiques ?

Notre cosmos s'étend peut-être à l'infini. Peut-être est-il sans commencement ni fin. Il est plus conforme à la pensée scientifique moderne de penser que notre cosmos a un début, le big bang, et que depuis il se développe dans l'espace par l'éloignement des galaxies. Et la durée de vie de ses étoiles nous laisse envisager une fin de l'ensemble des galaxies. Notre cosmos n'est donc pas éternel et il ne remplit pas un infini spatial, puisqu'il se développe. Alors y a-t-il un au-delà, un avant ? Et y aura-t-il un après puisque le non-être absolu n'existe pas ? L'étendue et le temps même ne sont sans doute que des structures constitutives de notre univers ; on ne peut pas alors les concevoir en-dehors.

Il nous suffit d'admettre que, puisque l'être est logique, l'infini n'est que logique : une activité infinie, purement logique, dépourvue de tout ce qui, peu ou prou, peut être reconnu comme matériel.

Mais notre mathématique est matérielle ; elle n'est pas une pensée pure. Les mathématiciens pour exercer leur activité s'appuient sur des accessoires matériels. Il leur faut des sentiers visibles pour progresser dans la certitude de leurs raisonnements ; il leur faut laisser des traces pour la montrer à leurs collègues (trouver et prouver). Les mathématiciens parlent et écrivent ; ils utilisent des caractéristiques. Et une bonne caractéristique (Leibniz nous l'a rappelé²³) applanit les difficultés et permet d'aller plus loin dans la recherche. (Condillac a insisté sur le fait que les lettres algébriques rendent le calcul beaucoup facile que ne le font les noms de nombres²⁴).

Les mathématiciens se simplifient aussi la tâche en dessinant des figures géométriques, des courbes, ils se fabriquent des aperçus synoptiques par les graphiques, les tableaux, les diagrammes.

Il faut encore aux mathématiciens des supports à leurs signes et à leurs tracés. Archimède dessinait des figures dans la poussière lorsqu'il fut assiné par un soudard. Pour élaborer le raisonnement, il est nécessaire de disposer d'un matériau maléable. Dans les écoles-jardins de l'Antiquité on s'essayait au bord d'une allée pour matérialiser sa réflexion dans la poussière du chemin ; on utilisait aussi la cire ; puis, plus récemment le papier, le « cahier de brouillon » ; on écrivit à la craie sur le tableau noir, etc. Lorsqu'une conclusion est obtenue, il faut la sauver de l'oubli en l'inscrivant dans un matériau solide : le parchemin, la pierre même, le papier dont on améliora les qualités, enroulé ou relié emmagasiné dans des bibliothèques... les disques durs.

Notre mathématique est une activité qui s'exerce dans la matière ; elle s'exerce dans le temps et elle se rend perceptible sur des supports.

Il n'en est, bien sûr, pas de même pour ce qui concerne l'être purement logique. Il est logique. Rien que logique, infini, inétendu et extratemporel.

Il n'en est pas moins vrai que notre logique humaine appuyée sur ses béquilles matérielles connaît des certitudes. Elle est même le seul moyen d'investigation qui parvient à des certitudes prouvées. Et ce genre de certitudes exclut la contradiction. Si la formule A est un théorème, la formule $\neg A$ est irréfutablement écartée. Tous les dieux trompeurs et tous les malins génies seront contraints d'accorder A. Une certitude logique est vraie dans tous les mondes possibles et dans tous les infinis logiques.

23 Cf. Couturat La logique de Leibnitz. Passim. Editions Hildesheim.

24 La langue des calculs. P.U.F. Corpus général des philosophes français.

Evidemment notre logique d'animal terrestre a une piètre allure comparée au grand infini logique. Elle est laborieuse, lente, elle est morcelée dans ses progrès. Elle est bien trop engluée dans la matière pour que nous ayons une idée de ce qu'est l'être logique infini. Mais elle est cohérente et, en cela, elle est en accord avec cet être.

Merci Platon,²⁵ qui nous indiquais le chemin des mathématiques pour parvenir au monde des idées. Archimède ne savait certainement pas qu'il était le seul des Syracusains que Marcellus voulût épargner. Et c'est peut-être pour assurer son ascension vers le monde des idées qu'il réfléchissait sur des figures de géométrie tracées dans la poussière lorsque les Romains s'emparèrent de sa ville.

A ce propos, je ne peux pas m'empêcher d'ajouter une longue parenthèse pour honorer la mémoire d'Archimède :

(Tite-Live raconte qu'Archimède, avant de mourir dans le tumulte et les cris de terreur à l'occasion du sac de Syracuse attachait son attention à des figures qu'il avait tracées : « Archimeden... in tanto tumultu quantum pavor captae urbis in discursu diripientium militum ciere poterat, intentum formis quas in pulvere descriperat ab ignaro milite quis esset interfectum »²⁶

Cela ne signifie pas comme l'écrivit Lhomond qu'Archimède ne s'était pas rendu compte que la ville fût saccagée : « Archimedes dum in pulvere quasdam formas describit attentius, patriam suam captam esse non senserat »²⁷ Archimède a peut-être, un jour, crié « Eureka », tout nu, en sautant hors de sa baignoire. Quoi d'extraordinaire en cela ?²⁸ Cela ne suffit pas à en faire un Tournesol perdu dans ses recherches. Je préfère élever la narration de sa mort, laissée par la tradition, à la hauteur d'un mythe. Qui peut penser qu'un savant, même égaré dans ses abstractions, pût rester ignorant du sac de sa ville ? Les maisons détruites par l'incendie, le massacre de tous les habitants, les vociférations des tueurs, les pleurs et les cris des victimes. Archimède offrait-il l'image d'un savant isolé dans ses élucubrations, lui qui avait été si utile, par ses inventions, à la stratégie de sa ville assiégée ? Je préfère lire l'histoire de la belle mort du mathématicien, Socrate d'une autre époque, qui s'efforce de diriger son âme sur le chemin du monde des idées, pensant que, par la mort, elle sera libérée de son séjour corporel dans un monde de guerres et de tueries.)

XI Le bien et le mal.

Puisque l'être est logique, que tout est logique, reste-t-il une différence entre le bien et le mal ? Sommes-nous amenés à tout admettre, à renier toute préférence morale ?

Partons des trois termes initiaux, à l'origine des problématiques philosophiques : l'être, le non-être, la conscience.

L'être est. Il est logique et infini.

Le non-être n'est pas. Ou il n'est que relatif en tant que l'on utilise le terme pour signifier que des êtres ne sont pas d'autres êtres.

La conscience est une perception de l'être, elle-même capable de conceptions et d'explications logiques. La conscience est logique. Elle est identique à l'infini logique en ce qu'elle se donne des certitudes, même si elle s'exerce avec des moyens matériels qui sont totalement étrangers à l'infini purement logique.

25 Cf. par exemple République 521-527.

26 « Archimède, tandis qu'il traçait des figures dans la poussière ne s'était pas rendu compte que sa patrie avait été prise » De viris illustribus urbis Romae. Chap. XXXVIII

27 « Archimède, tandis qu'il traçait des figures dans la poussière ne s'était pas rendu compte que sa patrie avait été prise » De viris illustribus Urbis Romae. Chap. XXXVIII

28 D'aucuns ajoutent qu'il s'est mis à courir tout dans la rue... Evidemment, cela n'était pas la coutume (mais Archimède était au-dessus des coutumes).

L'être matériel se manifeste par une alternance de productions et de destructions. C'est à partir de ces prémisses qu'il faut penser la problématique du bien et du mal.

Le bien c'est l'être.

Le mal c'est l'amointrissement qui peut aller jusqu'à l'anéantissement d'un être ou d'une catégorie d'êtres, anéantissement qui ne sera jamais absolu, puisque l'être est logiquement nécessaire.

Au niveau des règnes minéraux et végétaux, la destruction c'est l'anéantissement d'une entité individuelle ou d'un ensemble d'entités : érosion d'un rocher, par exemple, disparition d'un paysage. Et on sait bien que cette destruction n'est que relative. Une falaise effondrée laisse apparaître un autre type de rivage ; le déboisement laisse la place à d'autres végétaux. Le non être n'est qu'un n'être pas ceci ou cela, et il représente une multitude d'êtres plus vaste que l'être, que l'être qu'il n'est pas. Toutes les formes de relief qui ne sont pas des montagnes sont beaucoup nombreuses que les montagnes. C'est pour cela que la planète terre n'est pas en danger, malgré le réchauffement climatique. Elle peut être autre que cette planète que nous connaissons, notre terre favorable à l'existence de l'homme grâce à ses climats et sa biodiversité. Elle était autre, trois milliards ou deux cent millions d'années avant l'existence de l'homme. Elle sera encore là lorsque l'homme aura disparu.

Pour ce qui est du règne animal, on peut observer des consciences qui ont peur de la destruction. Les animaux savent ce qu'il faut éviter et ce qu'il faut faire pour préserver leur vie. Instinct ou connaissance ? Instinct, sans doute : une espèce de mémoire collective et héréditaire qui serait comme contenue inconsciemment dans les gènes et qui émergerait à fleur de conscience pour provoquer des réactions émotionnelles. Connaissance aussi : les expériences de la douleur permettent aux animaux de reconnaître ce qu'il faut fuir, ce qu'il ne faut pas manger ; le plaisir agit à l'inverse. Des éthologues disent que les animaux (certains animaux) sont capables d'apprendre.

On répétera à ce niveau que la destruction n'amène qu'à un non être relatif. Nous voyons que les espèces qui occupaient la terre il y a deux cent millions d'années ont disparu en grand nombre et qu'elles ont été remplacées à foison. Chaque destruction est suivie d'un renouvellement et les biodiversités se succèdent.

Dans les trois domaines que je viens de considérer l'alternance d'être et de non être n'a pas de sens en elle-même. Elle n'est ni bonne ni mauvaise. Il faut que les hommes en prennent conscience pour qu'elle soit perçue retrospectivement comme une dialectique évolutive dont la progression se dirige vers l'émergence de la conscience et particulièrement la conscience humaine.

Au niveau de la conscience humaine, le bien c'est l'être, le mal c'est l'anéantissement de l'être. L'être et le non-être sont investis d'une valeur morale, que l'on considère l'individu ou des groupes plus ou moins vastes.

Il faut protéger l'individu qui est détruit par la maladie, les blessures, la mort : tout ce qui détériore son corps ou son esprit. Sont considérées comme bonnes les actions sanitaires en tout genres et toutes les entreprises qui cherchent à protéger la vie : « Tu ne tueras pas ». Il faut protéger les groupes sociaux qui servent eux-mêmes à protéger les individus. La famille d'abord (« Ton père et ta mère tu honoreras »), qui est la première instance chargée de la procréation, de l'éducation et des enseignements les plus immédiatement nécessaires. Il faut préserver l'État qui assure la sécurité, préserve les richesses, qui, de nos jours, prend en charge tellement de responsabilités pour protéger la vie et le bien-être des citoyens qu'on l'appelle « Etat providence ». Et bien d'autres groupes intermédiaires. Seront mauvais les états qui tuent leurs citoyens, qui les exposent à des guerres, qui les maintiennent dans la misère. Seront bons ceux où il fait bon vivre : pas de famine, le moins de brigandages possible, la paix assurée, des moyens pour financer la santé publique,

l'aisance, voire le luxe (Voltaire), accordés à tous. Ce modèle d'état sera estimé bon et conforme à la morale.

Les interdictions et les injonctions imposées par la volonté de sauvegarder l'intégralité de chacun convergent dans chacune des consciences individuelles qui devient alors conscience morale. Par celle-ci l'individu sait d'abord qu'il a la liberté de choisir le bien et le mal. Etre bon, c'est participer à la conservation de l'espèce, être mauvais, c'est agir dans le sens de sa destruction. (Laissons de côté les motivations que les civilisations trouvent à ajouter à ces deux raisons fondamentales).

Je tire de cette constatation un grand optimisme concernant la valeur morale de l'humanité. Homo sapiens s'est montré souvent immonde, tout au long de son histoire. Il a peut être battu tous les records d'immoralité individuelle et collective au XX^e siècle. Le début du XXI^e siècle peut nous paraître atroce. Cependant homo sapiens existe depuis trois cent mille ans et sa population s'accroît à une vitesse qu'il sera bientôt indispensable de freiner. (Deux milliards en 1930, en 2016 sept milliards cinq cent millions). Cette persistance et cette abondance montrent que ce n'est pas la destruction qui l'emporte, mais la conservation et la procréation de l'espèce. Je ne prétends pas dire ce que sera l'avenir, mais je constate que jusqu'à nos jours le bien l'a emporté sur le mal. L'humanité a obtenu un niveau de prospérité qui dépasse celui de n'importe quelle autre espèce animale.

La cause essentielle de cette prospérité, le développement intellectuel et technique, contient en soi des moyens de destruction qui imposent de nouveaux choix. L'humanité n'a jamais été aussi libre. Les hommes, qui pouvaient se détruire, jusqu'à nos jours, individuellement ou en groupes relativement limités, ont maintenant entre leurs mains les moyens techniques d'anéantir leur propre espèce ou de trouver une nouvelle prospérité supérieure à celles des âges antérieurs.

XII Notre jardin.

On a vu (méditation précédente) que l'évolution n'a de sens que pour les hommes. Sans la conscience humaine les changements à la surface de la terre se succèdent sans direction du pire vers le meilleur. Aucune biodiversité n'est préférable à une autre si ce n'est en référence à la vie humaine et seuls les hommes ont conscience de ce genre d'amélioration pour eux-mêmes.

Le bien et le mal sont aussi uniquement humains, ils sont ce qui préserve et ce qui détruit les vies et les sociétés des hommes. C'est pourquoi (sans entrer dans la complication des prescriptions religieuses) l'homme détruit des plantes et tue des animaux alors que la morale lui interdit le meurtre de ses semblables.

Mais sans l'homme l'alternance des productions et des destructions qui apparaît au niveau des trois règnes, le minéral, le végétal, et l'animal, n'est pas orientée. Elle est expliquée par les lois de la nature, sans que celles-ci lui donnent un sens. On se trouve devant des suites de changements, de destructions, de modifications absolument gratuites. Qu'un paysage soit enfoui sous les laves après une explosion volcanique est sans intérêt. Que des espèces animales disparaissent et soient remplacées par d'autres, cela n'a aucune importance. Qu'une étoile s'éteigne, cela désorganise le cosmos qui n'en ressent aucune affliction.

La vie se nourrit de la mort. Les animaux n'existent que pour servir d'aliments à d'autres animaux. Ils ne cherchent à se préserver que pour finalement être dévorés par d'autres qui subiront le même sort. Et celui qui n'est pas victime d'un prédateur nourrira les insectes et la vermine qui pullulent sur ou sous le sol. Il en est de même des végétaux. Les arbres les plus magnifiques, s'il ne sont pas anéantis par le feu, finissent en pourriture et engraisent la terre.

Les hommes n'échapperont pas à la destruction. Plusieurs espèces humaines sont déjà exterminées. Homo sapiens, dans le meilleur des cas, vivra tant que la terre pourra subvenir à ses besoins. Le soleil en vieillissant augmentera ses dimensions, il absorbera alors la terre dans sa

masse de feu. A la différence des autres consciences animales, l'homme le sait. Avant que ce savoir devienne scientifique, les hommes en avaient conscience parce qu'ils redoutaient la disparition de l'espèce ou celle de l'univers ; les mythes du déluge ou de la fin du monde en témoignent.

Voilà l'absurde : vivre seulement pour mourir, mourir pour nourrir d'autres êtres vivants qui mourront à leur tour pour nourrir d'autres...

La logique si merveilleuse de la nature que les lois scientifiques nous révèlent s'exerce en une alternance de production et de destruction qui nous apparaît sans but, sans amélioration, sans utilité que nous puissions discerner.

Alors « il faut cultiver notre jardin ». ²⁹

Notre jardin, c'est aussi celui d'Epicure. Nous y apprenons à diminuer les souffrances, à entretenir notre santé, à vivre dans l'amitié, à travailler la littérature, et les arts, et les sciences physiques et tout ce qui embellit notre existence en offrant des plaisirs modérés.

C'est aussi le jardin d'Académus, avec Platon, ses disciples et ses successeurs philosophes et mathématiciens nous jouissons des vérités éternelles, de ces vérités qui nous font voir l'infini.

Notre jardin, c'est aussi le Lycée. En nous promenant, à la manière des aristotéliens, nous réfléchissons sur « l'être en tant qu'être », sur la « pensée de la pensée ». Nous cultivons la morale, la logique et l'ensemble des sciences. La promenade agrmente l'austérité de la réflexion et offre l'occasion de faire des expériences.

Batissons un portique pour nous abriter des intempéries. Avec les stoïciens nous apprendrons à maîtriser nos souffrances. Sénèque nous enseignera à considérer tous les hommes comme nos frères. Il nous dira aussi qu'il faut savoir risquer notre vie pour secourir autrui.

Et le jardin de Newton avec son pommier.

Et beaucoup d'autres jardins : les établissements d'enseignement, depuis les maternelles jusqu'aux universités ; les conservatoires d'art dramatique et de musique, y compris les modestes écoles municipales de musique, les studios cinématographiques, les studios d'enregistrement ; tous les regroupements où l'on enseigne les arts ; les lieux pour engranger les récoltes : bibliothèques, discothèques, cinémathèques, pinacothèques... des moyens de diffusion : salles de cinéma, de concerts, de conférences, maisons de la culture, presse, radio, télévision et internet etc...

Notre jardin n'est pas un paradis et il n'est pas perdu. ³⁰ C'est à nous de continuer à le cultiver en rendant la vie meilleure, en nous améliorant nous mêmes. Nos ancêtres ont beaucoup progressé. Il y eut des régressions terribles. Il y en a encore de nos jours. Mais rien jusqu'à présent n'a jamais été perdu. Les bonnes volontés ont toujours réussi à maintenir la marche en direction des lumières.

Gilbert NANCY

Novembre 2016

²⁹ Voltaire. Cette expression clôt le roman Candide ou l'optimisme.

³⁰ Le Paradis perdu. Poème écrit en 1667 par John Milton.

Annexe

I) Voici la preuve de l'existence de Dieu que les philosophes appellent « ontologique », telle que saint Anselme de Cantorbéry l'a exprimée, suivie de la traduction d'Alexandre Koyré.

« Convicitur ergo etiam insipiens esse vel in intellectu aliquid quo nihil majus cogitari potest, quia hoc cum audit intelligit, et quidquid intelligitur in intellectu est. Et certe id quo majus cogitari nequit, non potest esse in solo intellectu. Si enim vel in solo intellectu est, potest cogitari esse in re, quod majus est. Si ergo id quo majus cogitari non potest est in solo intellectu, id ipsum quo majus cogitari non potest est quo majus cogitari potest ; sed certe hoc esse non potest. Existit ergo procul dubio aliquid majus cogitari non valet, et in intellectu et in re. »

Proslogion, Chap. II, p. 13. Vrin 1964. Texte et traduction.

« Or donc, l'insensé lui-même doit concevoir qu'il y a dans l'intelligence quelque chose dont on ne peut rien concevoir de plus grand, parce que lorsqu'il entend [cette expression], il la comprend, et tout ce que l'on comprend est dans l'intelligence. Et certainement ce dont on ne peut rien concevoir de plus grand ne peut être dans l'intellect seul. En effet, s'il n'était que dans l'intelligence, on aurait pu penser qu'il soit aussi en réalité : ce qui est plus. Or donc, si l'être dont on ne peut concevoir de plus grand est dans l'intelligence seule, cette même entité, dont on ne peut rien concevoir de plus grand, est quelque chose dont on peut concevoir quelque chose de plus grand : mais certainement ceci est impossible. Par conséquent, il n'y a aucun doute que quelque chose dont on ne peut rien concevoir de plus grand existe dans l'intelligence et dans la réalité »

Cet être dont on ne peut concevoir rien de plus grand est Dieu.

II) Descartes s'exprime ainsi : « ... Je mets ici de la distinction entre *l'indéfini* et *l'infini*. Et il n'y a rien que je nomme proprement infini, sinon ce en quoi de toutes parts je ne rencontre point de limites, auquel sens Dieu seul est infini. Mais pour les choses où sous quelque considération seulement je ne vois point de fin, comme l'étendue des espaces imaginaires, je les appelle indéfinies et non pas infinies, parce que de toutes parts elles ne sont pas sans fin ni sans limites. »

Réponses aux premières objections, § 10. Phrase citée dans le Vocabulaire de la philosophie de Lalande, article « indéfini », note.

III) A propos des paradoxes de Zénon d'Elée.

Le vécu nous enseigne que la divisibilité à l'infini de la distance qui sépare un point A d'un point B n'empêche pas le mouvement allant de l'un à l'autre de ces points.

Il existe aussi une réponse logique aux paradoxes de Zénon. Celui-ci fondait son raisonnement sur l'idée que pour aller d'un point A à un point B il faut passer par des points intermédiaires ce que nécessite autant de temps positifs qu'il y a de points intermédiaires. Pour parcourir un nombre infini de points il faut donc un temps infini. Mais les mathématiciens savent maintenant qu'un nombre infini de nombres positifs peut avoir une somme finie. Un temps fini suffit donc à les parcourir.